

d'ici, et vous aurez le plaisir de mettre votre précepte en action.

James Graham n'avait pas tort lorsqu'il taxait son compagnon d'une curiosité inquisitive. Avant qu'ils se fussent séparés, ce dernier était au fait de tout ce qui concernait James : de la profession de son père, qu'il avait perdu ; de la position de sa mère, qui n'avait d'autres moyens de subsistance que les mêmes appointements du brave commis ; des projets de celui-ci et de ses espérances. Aussi, lorsque les deux messieurs se séparèrent, ils se serrèrent cordialement la main, tandis que le plus âgé disait :

— Jeune homme, je vous dois des excuses, non-seulement pour le dérangement que je viens de vous occasionner, mais pour ma conduite de l'autre jour. C'est que, voyez-vous, j'avais le droit d'être de mauvaise humeur : j'avais perdu une somme assez considérable, ou du moins je la croyais perdue. Adieu, mon cher ami, j'espère que nous nous retrouverons plus d'une fois sur la voiture publique, et que vous descendrez avec moi pour prendre un verre de bière dans ma salle de marronniers.

James s'inclina en remerciant.

Et puis, prenez courage, mon garçon. Votre position ne vous semble pas brillante, à ce que je vois ; mais qui peut dire ce que l'avenir vous réserve ? Regardez-moi un peu : je suis parti d'Aberdeen, à pied, avec dix sous en poche, et sans un seul protecteur ; et actuellement me voici à la tête... que sais-je, moi ? d'un peu plus de dix sous. Mais ne fumez plus, jeune homme ; je vous le prédis, votre goût pour les cigares s'opposera à votre avancement.

Vingt années se sont écoulées depuis la rencontre du vieillard et du jeune homme sur le pont de la Tamise ; vingt années qui ont amené avec elles leur cortège inévitable de joies et de douleurs, de succès et de revers. La scène a changé : elle nous transporte dans le café d'une ville de foire, à peu de distance de la métropole. Près d'une large table de marbre éclairée par des flambaux, quelques marchands font

honneur à une bouteille de porto, tout en discourant sur les affaires de négoce et sur le crédit de diverses maisons commerciales, tandis que non loin de là un homme âgé, à l'expression un peu sévère, semble absorbé par la lecture d'un journal.

— Quel heureux compère que ce James Graham ! s'écrie l'un des joyeux convives, après avoir énuméré les mérites d'une des premières maisons de Manchester.

— Il a eu du bonheur, en effet, reprit une autre voix.

Et une troisième de faire écho à cette remarque.

— Je vous demande pardon de vous interrompre, Messieurs, dit le vieillard, à qui le nom de James Graham avait fait lever la tête, permettez moi une question : Qu'entendez vous par "avoir du bonheur" ?

— Mais, une bonne chance qui court après nous, répliqua négligemment le premier interjecuteur. Ce James Graham dont nous parlons a commencé avec moins que rien ; par bonheur pour lui, le vieux M. Scot le prit en amitié, et vient de se retirer en le laissant à la tête d'une maison en bel et bon chemin.

— Et tout cela, continua un autre assistant, parce que (ou l'a dit, du moins) il arriva au jeune Graham d'avoir un parapluie un jour d'averse, et de l'offrir à M. Scott. N'était-ce pas une heureuse chance que de se trouver en possession d'un parapluie au moment de cette rencontre ? Désormais j'en aurai un avec moi, qu'il pleuve ou non.

— Ensuite de quoi, reprit son voisin, on dit qu'il sut prendre le vieux Scot en flattant ses caprices et se pliant à son humeur difficile. Certes, c'est un habile homme que M. James Graham, car il y eut bien un peu de ruse dans sa façon d'agir ; cela et le hasard aidant, il est arrivé où il est aujourd'hui.

— Il ne faut pas oublier non plus que M. Scot s'engoua de lui tout d'abord parce qu'il avait un nom écossais. Son père ou son grand-père sortait d'Ecosse, et tous ces Highlanders se soutiennent entre eux.